

# Le Sens du Temps

# The Sense of Time

Pascale Bourgain  
& Jean-Yves Tilliette (eds.)

RAYON  
HISTOIRE  
DE LA LIBRAIRIE  
D R O Z



© Copyright 2017 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L' (Les) auteur (s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter [droz@droz.org](mailto:droz@droz.org) <http://www.droz.org>

« *TEMPUS EST ENS.* »

## LA PERCEPTION DU TEMPS RÉEL SELON LA DOCTRINE DE L'ART DE RAYMOND LULLE

CONSTANTIN TELEANU

Les condamnations à répétition dont fait l'objet au XIII<sup>e</sup> siècle la philosophie naturelle d'Aristote visent en particulier la perception du temps qui se déduit de sa physique. C'est dans ce contexte intellectuel agité que le penseur catalan Raymond Lulle (1232-1316) va intervenir dans le débat. Le montage doctrinal que constitue son Art n'en était qu'à ses débuts quand la censure des autorités de l'Université de Paris s'efforçait de mettre terme à l'exubérance philosophique de l'investigation scolastique du temps. Mais Lulle ébauche une doctrine du temps réel avant de rejoindre la confrérie de *magistri* des Facultés de Paris pour réfuter au moyen de son Art la plupart des propositions censurées concernant le prédicament du temps. Le sens prédicamental du temps suscite longuement une dispute qui nourrit copieusement la philosophie scolastique. Par son Art, Lulle se propose de résoudre trois questions majeures. Le temps est-il réel ? Comment la définition du temps est-elle prédicable ? Quel sens du temps est intellectuellement appréhensible ?

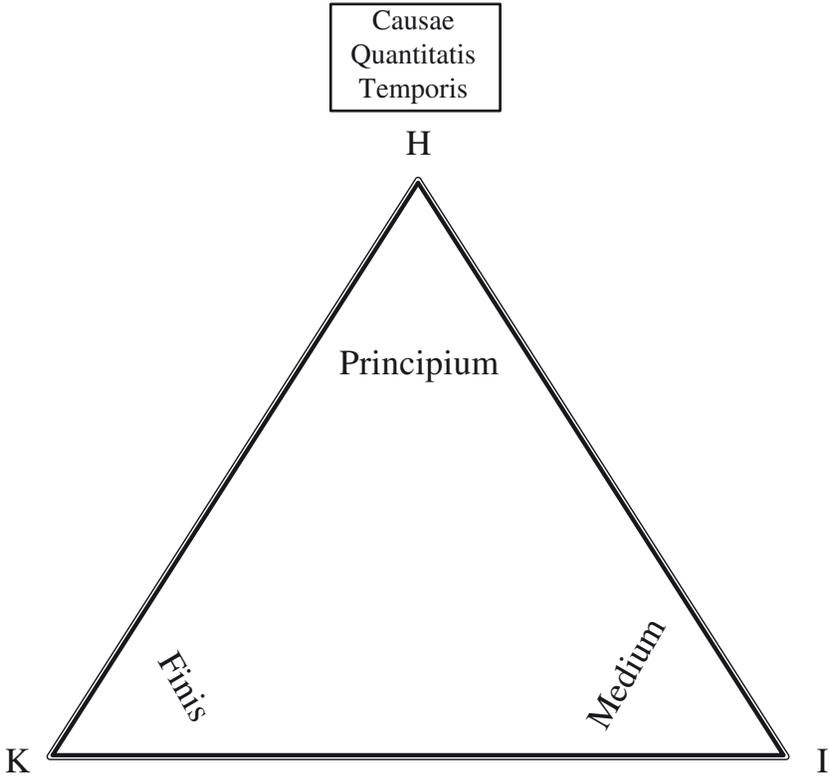


Fig. I. Le triangle HIK de la figure T des principes relatifs de l'Art de Raymond Lulle

## TEMPS ET ART QUATERNAIRE

Le prédicament<sup>1</sup> du temps apparaît succinctement dans la distinction D<sup>VI</sup> du *Compendium Logicae Algazelis* de 1271-1272, mais Lulle n'accorde son intérêt qu'aux divisions du temps avant de décrire brièvement chaque prédicable de l'arbre de Porphyre, puisqu'il compile la section<sup>2</sup> des prédicables de la *Logica Algazelis* qui avertit des erreurs de la définition du temps, mais qu'Algazel fait dériver des prédicables essentiels. Il semble qu'Algazel évoque une définition du temps qui n'était pas inconnue des lettrés latins. Le temps est identiquement défini par l'auteur de l'anonyme *De patientia* qui provient de l'école de Jean de Salisbury, selon Dominique Poirel, puisqu'il ne se divise infiniment qu'à l'égard de la succession des instants<sup>3</sup>. Le temps n'est envisagé par Lulle qu'à titre de prédicament qui se multiplie autant qu'il se prédique diversement des choses. Il requiert ensuite une investigation plus étendue. Le prédicament du temps intéresse encore Algazel en quelques distinctions de la *Metaphysica*<sup>4</sup> par lesquelles Lulle pouvait apprendre qu'Algazel admettait une existence réelle du temps. Mais Lulle investigate une existence tant prédicamentale ou intentionnelle que physique ou réelle du temps.

Le premier Art du *Libre de Contemplació*<sup>5</sup> de 1273-1274 établit d'abord que le temps est en être avant de rendre une brève définition<sup>6</sup>

<sup>1</sup> Raymond Lulle, *Compendium Logicae Algazelis. Quellen, Lehre und Stellung in der Geschichte der Logik*, VI, 6.15, éd. Charles H. Lohr, Freiburg im Breisgau, Universität zu Freiburg im Breisgau, 1967, p. 114.

<sup>2</sup> Charles H. Lohr, « Logica Algazelis : Introduction and Critical Text », *Traditio*, 21 (1965), p. 223-290 (p. 251).

<sup>3</sup> Dominique Poirel, « La patience, l'Un et la Trinité. Un traité inédit de l'école de Jean de Salisbury », *Archivum Latinitatis Medii Aevi (Bulletin du Cange)*, 61 (2003), p. 65-109 (p. 94).

<sup>4</sup> Algazel, *Metaphysica*, I, 1, 4, 14-15, éd. Joseph T. Muckle, Toronto, The Institute of Mediaeval Studies - St. Michael's College, 1933, p. 20.

<sup>5</sup> Raymond Lulle, *Libre de Contemplació*, II, 22, 100.5; III, 29, 178.6 ; III, 31, 219.25 ; V, 39, 280.16-17 ; V, 39, 293.28 ; V, 39, 307.24, éd. Joaquín Carreras y Artau, Miquel Batllori, Tomás Carreras y Artau, Jordi Rubió i Balaguer, Barcelona, Editorial Selecta, 1960, p. 311 ; 515 ; 647 ; 861 ; 917 ; 974.

<sup>6</sup> Aristote, *Physica*, IV, 10-11, 218b 10-219a 1 ; IV, 11-12, 220a 25-220b 18 ; IV, 14, 223a 16-224a 1, éd. Fernand Bossier et Jozef Brams, Leiden - New York, E. J. Brill, 1990, p. 172-173 ; 178-179 ; 189-190. Id., *Metaphysica*, V, 13, 1020a 26-32 ; X, 1, 1053a 1-10 ; XI, 10, 1067a 34-36 ; XII, 6, 1071b 7-10, éd. Gudrun Vuillemin-Diem, Leiden - New York - Köln, E. J. Brill, 1995, p. 111 ; 197 ; 241 ; 254.

du temps – *tempus numerus motus secundum prius et posterius* – qui était acquise par Lulle tant de la *Physica* que de la *Metaphysica* du Stagirite, par laquelle Aristote établissait la dépendance intrinsèque entre mouvement et temps<sup>7</sup>. Le prédicament du temps acquiert une importance grandissante au cours des étapes de l'Art de Lulle, puisqu'un des principes relatifs de la figure T tant de l'Art quaternaire que de l'Art ternaire dérive du prédicament du temps. Mais Lulle n'en forge une règle prédicamentale qu'au début de l'étape ternaire de son Art Général – selon T. et J. Carreras y Artau<sup>8</sup> –, par laquelle Lulle questionne quelque mode intelligible de l'être réel du temps, même s'il est difficilement appréhensible. Le temps, bien qu'il ne soit pas éternel, constitue une partie réelle de la substance du monde qui ne manque pas de commencement. Ainsi Lulle résout-il la question q<sub>22</sub>) – *Utrum ordinalis motus, vel tempus, vel motus intellectualis habeat principium?* – dans la distinction D<sup>III.2</sup> de l'*Ars compendiosa inveniendi veritatem* de 1274, pour conclure que le temps est réellement existant, de sorte que le mouvement devient principe tant de connaissance que d'existence du temps<sup>9</sup>.

Le temps dérive de l'existence réelle du mouvement, comme Lulle le dit à l'exemple d'Aristote, mais Lulle argue ensuite contre Aristote qu'un commencement s'impose à l'existence réelle tant du mouvement que du temps. Le temps s'intègre secondairement dans la figure T des variantes de l'Art quaternaire, puisqu'il ne s'accorde qu'à l'angle H (*principium temporis*) du triangle<sup>10</sup> HIK (*principium-medium-finis*), mais Lulle ne lui assigne qu'un rôle instrumental moindre pour la méthode inventive de son Art quaternaire. Donc Lulle établit qu'il faut quelque commencement au temps. Le florilège des définitions de la

<sup>7</sup> Ursula Coope, *Time for Aristotle. Physics IV. 10-14*, Oxford, Clarendon Press - Oxford University Press, 2005, p. 85-86. Michael F. Wagner, *The Enigmatic Reality of Time. Aristotle, Plotinus, and Today*, Leiden - Boston, Koninklijke Brill, 2008, p. 213-242.

<sup>8</sup> Tomàs et Joaquín Carreras y Artau, *Historia de la filosofía española. Filosofía cristiana de los siglos XIII al XV*, Madrid, Real Academia de Ciencias Exactas Físicas y Naturales, 1939, p. 437-438.

<sup>9</sup> Raymond Lulle, *Ars compendiosa inveniendi veritatem*, III, 2, 22, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1721, p. 34.

<sup>10</sup> Tomás et Joaquín Carreras y Artau, *Historia de la filosofía española. Filosofía cristiana de los siglos XIII al XV*, Madrid, Real Academia de Ciencias Exactas Físicas y Naturales, 1943, p. 577.

*Lectura compendiosa super Artem inveniendi veritatem* de 1274-1276 retient la définition du temps de la liste des autres prédicaments établis par Aristote, même s'il s'y définit comme principe réel des étants commencés ou créés : « *Tempus est principium, in quo entia creata sunt incepta et nova.* »<sup>11</sup> Le prédicament du temps – conclut donc Lulle – est bien réel.

Le commencement du temps – *principium temporis* – reçoit ensuite la notation  $H_d$  de l'angle H du triangle HIK (*principium-medium-finis*) qui compose la figure T de l'*Ars notatoria* de 1274-1276, avant que la figure grammaticale assigne la case III au temps des verbes, et que la figure logique attribue la notation du triangle  $\triangle$  aux prédicaments entre lesquels Lulle inclut la notation du prédicament du temps – *pro quando istam*  $\triangle$  – qui contient encore la notation<sup>12</sup> des trois divisions du temps. La notation du temps était établie par Lulle dans la distinction D<sup>III.2</sup> de l'*Ars compendiosa inveniendi veritatem* avant de redire au cours de la distinction D<sup>II.11</sup> du *Liber principiorum philosophiae* de 1274-1283 que le mouvement suit le temps et inversement<sup>13</sup> – *tempus sequitur motus* –, bien que Lulle n'insère le temps parmi les principes naturels communs que dans la distinction D<sup>V.3</sup> du *Liber principiorum medicinae*<sup>14</sup> de 1274-1283, puisqu'il croyait que le temps s'avère adéquat à l'investigation de diverses qualités des remèdes. Certes, Lulle admet évidemment au cours du livre II du *Libre de Demostracions* de 1274-1276 la dépendance du temps réel de l'existence naturelle du mouvement<sup>15</sup>, mais il réfute toute allégation de son

<sup>11</sup> Raymond Lulle, *Lectura compendiosa super Artem inveniendi veritatem*, § De definitionibus principiorum, 2, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1721, p. 46.

<sup>12</sup> Raymond Lulle, *Ars notatoria*, II 1, 1-2, éd. Jordi Gayà Estelrich, Madrid, Fundación CITEMA, 1978, p. 43-45.

<sup>13</sup> Raymond Lulle, *Liber principiorum philosophiae*, II, 11, 248-249 ; II, 26, 455-456, éd. María Asunción Sánchez Manzano, Turnhout, Brepols Publishers (CCCM 185), 2006, p. 257 ; 263.

<sup>14</sup> Raymond Lulle, *Liber principiorum medicinae*, V, 3, 183-190, éd. María Asunción Sánchez Manzano, Turnhout, Brepols Publishers (CCCM 185), 2006, p. 508.

<sup>15</sup> Raymond Lulle, *Libre de Demostracions*, II, 2, 1-2 ; II, 15, 1-3 ; II, 19, 3 ; II, 30, 1-9, éd. Salvador Galmés, Palma de Mallorca - Barcelona, Diputació Provincial de Balears - Institut d'Estudis Catalans, 1930, p. 55-56 ; 98-100 ; 107-108 ; 140-144. *Ibid.*, *Libre de Démonstracions*, II, 2, 1-2 ; II, 15, 1-3 ; II, 19, 3 ; II, 30, 1-9, éd. Constantin Teleanu, Paris, Schola Lulliana, 2014, p. 74-75 ; 115-117 ; 125 ; 157-161.

interlocuteur infidèle qui n'adhère qu'à une erreur capitale du Stagirite, en déclarant devant Lulle que le temps, comme la plupart des accidents universels ou particuliers du monde, serait éternel. Le manuel de la *Doctrina pueril* de 1274-1276 enseigne qu'une dizaine de choses constituent autant de prédicaments dont la connaissance est acquise par la logique, bien qu'ils se prédisent de toute chose réelle<sup>16</sup>.

L'enseignement de Lulle éclaircit finalement que la combinaison convenable entre la dizaine des prédicaments du Stagirite et les cinq universels de l'arbre de Porphyre détermine toute signification cherchée. Le prédicament du temps – selon la doctrine de l'Art de Lulle – est une chose qui possède une existence réelle. Mais Lulle s'aperçoit dans la distinction D<sup>III.4</sup> de son *Ars universalis* de 1274-1283 que la temporalité ne signifie qu'un universel en tant qu'essence abstraite<sup>17</sup>, dont Lulle distingue le temps réel de chaque étant particulier. Il s'ensuit que Lulle concède encore la notation du temps à l'angle H (*principium temporis*) du triangle HIK de la figure T qui est décrite par lui dans la distinction D<sup>I.3</sup> de son *Ars demonstrativa* de 1283, mais Lulle démontre par la case aeris-aquae de la distinction D<sup>II.1</sup> que chacun des prédicaments est intrinsèquement substantiel, avant de résoudre brièvement dans la distinction D<sup>IV.6</sup> la question q<sub>136</sub>) – *Utrum in aevo sit tempus et quantitas ?* – à l'égard de l'*aeuum* par une solution qui signifie que tels prédicaments<sup>18</sup> ne se prédisent pas de l'*aeuum*, bien qu'il ait un commencement. Le chaos est la création de Dieu, ainsi que Lulle le déclare dans son exposition de la figure T du commentaire *Lectura super figuras Artis demonstrativae* de 1285-1287, puisqu'il devient réceptacle tant des cinq prédicables de l'arbre de Porphyre que des dix prédicaments établis par Aristote, qui sont des causalités séminales parmi lesquelles Lulle remarque surtout le prédicament du temps qui signifie quelque chose de réel :

Praeterea in principio creavit A chaos et in chaos semina causalia, scilicet formas specificas et materias secundarias, genera, species,

<sup>16</sup> Raymond Lulle, *Doctrina pueril*, LXXIII, 7, éd. Miguel Obrador y Bennassar, Palma de Mallorca, Diputació Provincial de Balears - Comissió Editora Lulliana, 1906, p. 131.

<sup>17</sup> Raymond Lulle, *Ars universalis*, III, 4, 4, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1721, p. 48.

<sup>18</sup> Raymond Lulle, *Ars demonstrativa*, II, 1, 270-279 ; IV, 6, 542-544, éd. Josep Rubio Albarracín, Turnhout, Brepols Publishers (CCCM 213), 2007, p. 60 ; 289.

differentias, proprietates et accidentia individuis speciebus existentibus potentialiter in primo gradu creaturarum, velut in chaos patet, si T per ipsum artificiose discurrat. [...] Quoniam in Deo Pater vult producere et producit Filium sibi aequalem, et ex hoc odit inaequalem sibi producere, producit ideo tempus, quantitatem, materiam creatam sensualem, intellectualem, animale, unde sequitur tempus, quantitatem etc. esse aliquid esse reale. [...] Aevum est simili modo intelligendum, sicut in chaos de tempore significatum est, quod est forma simplex indivisibilis, aevum autem est in perpetuo saeculo in fine sine principio et medio; in hoc quidem saeculo temporaneo est tempus in principio, medio et fine, sed in alio saeculo erit aevum in fine tantum, quod probatur discurrentibus FG per ASTVXYZ<sup>19</sup>.

Le temps sempiternel de l'autre siècle est aussi intelligible que la forme indivisible du temps de ce siècle, mais Lulle ajoute qu'il n'a pas de fin, puisqu'il n'est que la fin du temps que Lulle investiguait auparavant dans la question<sup>20</sup> q<sub>16.1</sub>) – *Utrum in aevo sit tempus?* – de la distinction D<sup>IV.2</sup> du *Liber propositionum secundum Artem demonstrativam compilatus* de 1283-1287, bien que Lulle n'y enjoigne aucune solution explicite. Le chaos bénéficie ensuite de l'intérêt particulier de Lulle, mais Emile Littré croyait à tort que Lulle disserte vainement au sujet du chaos : « Le Livre du Chaos est un de ceux où Raimond Lulle s'est le plus laissé aller à des spéculations vides, sans base et sans résultat. »<sup>21</sup> Il suffit de comprendre son approche du temps pour défendre Lulle contre un tel égarement historiographique. Le temps réel – avoue Littré – procède du chaos. Le prédicament réel du temps acquiert de la part de Lulle – réaliste très téméraire selon Littré – une doctrine bien définie au cours de la distinction D<sup>III.7</sup> du *Liber chaos* de 1285-1287, qui aborde chaque prédicament réel du chaos, mais son disciple, Thomas Le Myésier, n'en retient que quelques chapitres<sup>22</sup> dans son *Breviculum*

<sup>19</sup> Raymond Lulle, *Lectura super figuras Artis demonstrativae*, § De figura T, 2 ; § De figura theologiae, 16, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1722, p. 15-16 ; 45.

<sup>20</sup> Raymond Lulle, *Liber propositionum secundum Artem demonstrativam compilatus*, IV, 2, 6.16, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1722, p. 53.

<sup>21</sup> Emile Littré, « Raimond Lulle », dans *Histoire Littéraire de la France*, Paris/Nendeln, Imprimerie Nationale/Kraus Reprint, 1885-1971, p. 124.

<sup>22</sup> Thomas Le Myésier, *Breviculum ex Artibus Raimundi Electum*, Pars dispositiva, V, 3, 1-1724, éd. Charles Lohr, Theodor Pindl-Büchel et Walburga Büchel, Turnhout, Brepols Publishers, 1990, p. 101-120.

*ex Artibus Raimundi Electum* pour décrire la composition successive de l'échelle des trois degrés du chaos :

Si intelligere volumus tempus esse aliquid ens reale, considerare debemus motum in octava sphaera firmamenti, et in chaos, ut per motum ad notitiam temporis veniamus, unde sciendum est, quod motus existens per potentiam, habitum et actum, melius intelligitur et habituatur, si tempus est aliquid, quam si nihil est, et quia omne id, quod melius intelligibile est et habitabile, convenit cum esse, ejus quidem oppositum cum non esse ; restat igitur tempus esse aliquid ens reale, aliter ignorabile conveniret cum esse et majoritate, intelligibile vero cum non esse et minoritate, quod est impossibile, et contra Dei bonitatem, magnitudinem, aeternitatem, sapientiam, voluntatem etc. quod est impossibile<sup>23</sup>.

Le prédicament du temps définit bien quelque étant réel – *aliquid ens reale [...] aliquid reale* –, puisqu'il relève réellement du mode de l'être du chaos qui se distingue du mode de l'être de tout étant intentionnel. C'est Charles Lohr qui saisit justement que Lulle employait une distinction<sup>24</sup> adverbiale capitale – *realiter, rationaliter* –, bien avant qu'à Paris, entre 1299 et 1300, il relance la ségrégation des modes d'être – *distinctionem inter ens, quod est reale et intentionale* – de la distinction D<sup>III.1</sup> de son ouvrage *Principia philosophiae* pour démontrer que la privation ne signifie qu'un étant intentionnel qui diffère de l'être réel du chaos. Le premier volet de la doctrine du temps chez Lulle concerne évidemment son existence réelle. Le propos du second volet envisage la définition du temps. Ainsi Lulle conçoit-il d'abord une dizaine de raisons qui démontrent que le prédicament du temps est quelque chose de réel avant de joindre encore une dizaine de raisons pour déclarer la définition quidditative du temps : « *Probatum est tempus esse aliquid reale decem rationibus, amodo intendimus declarare id quod est tempus et ostendere quae non sunt de essentia temporis, isto*

<sup>23</sup> Raymond Lulle, *Liber chaos*, III, 7, a.1-10, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1722, p. 33-34.

<sup>24</sup> Charles Lohr, « Chaos nach Ramon Lull und Nikolaus von Kues », dans *Ramon Lull und Nikolaus von Kues. Eine Begegnung im Zeichen der Toleranz*, éd. Ermenegildo Bidese, Alexander Fidora, Paul Renner, Turnhout, Brepols Publishers, 2005, p. 132-133. Id., « Chaos Theory According to Ramon Lull », dans *Religion, Text, and Society in Medieval Spain and Northern Europe. Essays in honor of J. N. Hillgarth*, éd. Thomas E. Burman, Mark D. Meyerson, Leah Shopkow, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 2002, p. 159.

*modo* »<sup>25</sup>. Le chaos contient la plupart des causalités<sup>26</sup> séminales, selon Charles Lohr, Jordi Sidera i Casas, Frances A. Yates et Emile Littré, puisqu'il y a une première composition que Lulle compose aussi bien des prédicables de l'arbre de Porphyre que des dix prédicaments. Le temps reste essentiellement indivisible. Il n'est imaginable qu'à l'égard des sujets temporels accidentels, qui ne sont pas toutefois des divisions de l'essence du temps. Le prédicament du temps s'accorde tant au lieu qu'à l'être des créatures, d'où Lulle déduit une conjonction essentielle dans la distinction D<sup>x</sup> du *Libre de Contemplació*, puisqu'ils procèdent ensemble de l'être du chaos<sup>27</sup>.

Le triangle (*principium-medium-finis*) de la figure T du *Compendium seu Commentum Artis demonstrativae* de 1289 maintient son angle H (*principium temporis*) qui indique la dénotation<sup>28</sup> prédicamentale du temps comme principe accidentel. Comment Lulle conçoit-il une appréhension intelligible du temps réel ? Le sens du temps est-il intelligible autant que réel ? Pour y répondre, encore en 1289, Lulle résout la question q<sub>101</sub>) – *Utrum intellectus possit intelligere aevum sine imaginatione ?* – de son florilège des *Quaestiones per Artem demonstrativam seu inventivam solubiles*, donc quelques mois avant son premier départ des Facultés de Paris, mais Lulle précise qu'un acte de l'intellect n'accomplit que successivement une appréhen-

<sup>25</sup> Raymond Lulle, *Liber chaos*, III, 7, b.1-10, éd. Ivo Salzinger (1722), p. 34-35.

<sup>26</sup> Charles Lohr, « *Arbor Scientiae* : The tree of the elements », dans *Arbor scientiae. Der Baum des Wissens von Ramon Llull*, éd. Fernando Domínguez Reboiras, Pere Villalba Varneda, Peter Walter, Turnhout, Brepols Publishers, 2002, p. 81-82. Id., « Ramon Lull's Theory of Scientific Demonstration », dans *Argumentationstheorie. Scholastische Forschungen zu den logischen und semantischen Regeln korrekten Folgerns*, éd. Klaus Jacobi, Leiden - New York - Köln, E. J. Brill, 1993, p. 736-737. Jordi Sidera i Casas, « Origen i evolució del concepte de caos en Ramon Llull », dans *Ramon Llull al s. XXI*, éd. María I. Ripoll Perelló, Palma de Mallorca - Barcelona, Edicions Universitat de Barcelona, 2005, p. 341. Frances A. Yates, *Raymond Lulle et Giordano Bruno*, éd. Muriel Zagha, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 176-179. Id., « Ramón Llull y Johannes Scotus Eriugena », *Estudios Lulianos*, 6/1-2 (1962), p. 77-78.

<sup>27</sup> Raymond Lulle, *Libre de Contemplació*, II, 10, 30.8-9, éd. Joaquín Carreras y Artau et al. (1960), p. 162.

<sup>28</sup> Raymond Lulle, *Compendium seu Commentum Artis demonstrativae*, I, 2, 3, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1722, p. 7.

sion intelligible du temps réel, bien qu'aucun phantasme de l'imagination ne contribue à l'appréhension du temps sempiternel<sup>29</sup>.

Le prédicament du temps n'est pas absolument sensible, bien qu'il se prédique des étants sensibles. Le temps réel devient successivement intelligible, bien qu'il ne soit pas une simple appréhension intellectuelle. Ainsi Lulle conclut-il qu'un acte de l'intellect accomplit instantanément une appréhension intellectuelle du temps, même s'il n'y a absolument aucun phantasme. Le mouvement chez Lulle ne dénombre qu'une succession des instants du temps – *successio temporis* –, selon Luca Bianchi, puisqu'il relève du temps réel<sup>30</sup>. Le raisonnement de Lulle ne recourt qu'à l'expérience de l'instant du temps. Il y a encore deux questions intriquées – q<sub>162</sub>) *Quomodo quodlibet praedicamentum sit in alio praedicamento ?*, q<sub>174</sub>) *Quomodo motus sit in decem praedicamentis ?* – du recueil des *Quaestiones per Artem demonstrativam seu inventivam solubiles* qui éclairent la relation du prédicament du temps avec quelques prédicaments qui signifient des accidents universels sustentés par la substance du monde<sup>31</sup>.

Le prédicament réel du temps existe en chaque prédicament avec lequel son instant partage la substance du monde. Le temps est réellement existant, puisqu'il coexiste substantiellement avec la substance que Lulle traite de sujet des prédicaments. Il n'est pas moins principe accidentel des accidents naturels de la substance du monde que prédicament réel. Le défaut du savoir de l'intellect humain, dont Lulle se plaignait dans la distinction D<sup>VII</sup> du *Libre de Contemplació*, advient de l'inconstance du temps présent qui est tellement infime que son appréhension devient quasiment impossible à l'intellect humain, tandis qu'il est connu à l'intellect de Dieu qui accomplit la création du temps<sup>32</sup>.

<sup>29</sup> Raymond Lulle, *Quaestiones per Artem demonstrativam seu inventivam solubiles*, V, 101, 1-4, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1729, p. 108-109.

<sup>30</sup> Luca Bianchi, *L'errore di Aristotele. La polemica contro l'eternità del mondo nel XIII secolo*, Firenze, La Nuova Italia Editrice, 1984, p. 50-51.

<sup>31</sup> Raymond Lulle, *Quaestiones per Artem demonstrativam seu inventivam solubiles*, VII, 162, 1-4 ; VIII, 174, 3, éd. Ivo Salzinger (1729), p. 159-161 ; 173.

<sup>32</sup> Raymond Lulle, *Libre de Contemplació*, I, 7, 20.10-12, éd. Joaquín Carreras y Artau et al. (1960), p. 143.

## TEMPS ET ART TERNAIRE

Le temps concerne chaque sujet général de l'Art de Lulle qui s'échelonne en une échelle des créatures. Il implique, selon Armand Llinarès, Miguel Cruz Hernández et Ana H. Maróstica, une règle<sup>33</sup> de l'Art ternaire par laquelle Lulle questionne chaque sujet temporel de l'échelle des créatures. Le temps réapparaît dans la distinction D<sup>I</sup> de l'*Ars inventiva veritatis* de 1290, même s'il ne s'y définit comme principe accidentel qu'à titre de prédicament réel de l'angle E (*principium temporis*) du triangle EFG (*principium-medium-finis*) de la figure T, mais Lulle déclare qu'aucune forme ne peut rejoindre la matière s'il n'y a pas du temps<sup>34</sup>. Mais Lulle ne constitue pas encore du temps une règle de questionnement des sujets de son Art ternaire. Il attend encore quelques années. Le temps est aussi questionnable. C'est ainsi que Lulle questionne la règle H – *de temporalitate* – de l'Art ternaire, que Lulle dérive de l'angle H du triangle HIK de son Art quaternaire. Le temps n'est pas seulement quelque chose de réel. Il s'intègre comme instrument logique à l'échafaudage prédicamental des règles de l'Art par lequel Lulle questionne la plupart des sujets de son Art ternaire. Le prédicament du temps existe nécessairement – *tempus necessario existit* –, bien qu'il se prédique accidentellement des dignités créées. Le montage ternaire de la figure T inclut encore la notation prédicamentale du temps qui se définit ensuite comme principe des étants principiés dans la distinction D<sup>II.7</sup> de l'*Ars amativa boni* – écrit en août 1290 –, mais Lulle ne se réfère qu'au prédicament de la substance des accidents qui existent au-dedans du temps<sup>35</sup>.

C'est à Rome, entre septembre 1293 et janvier 1294, qu'un angle E (*tempus*) du triangle EFG (*principium-medium-finis*) de la figure T –, rendue par Lulle dans la distinction D<sup>I</sup> de la *Tabula generalis*, rétablit

<sup>33</sup> Armand Llinarès, *Raymond Lulle, Philosophe de l'action*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, p. 217. Miguel Cruz Hernández, *El pensamiento de Ramon Llull*, Madrid, Fundación Juan March - Editorial Castalia, 1977, p. 109. Ana H. Maróstica, « *Ars Combinatoria* and time: Llull, Leibniz and Peirce », *Studia Lulliana* 32/2 (1992), p. 125-126. Alexander Fidora, « Peirce's Account of the Categories and Ramon Llull », *Studia Lulliana* 47 (2007), p. 183-184.

<sup>34</sup> Raymond Lulle, *Ars inventiva veritatis*, I, 2, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1729, p. 8.

<sup>35</sup> Raymond Lulle, *Ars amativa boni*, II, 7, 822-835, éd. Marta M. Romano et Francesco Santi, Turnhout, Brepols Publishers (CCCM 183), 2004, p. 155.

la signification prédicamentale du temps comme principe accidentel sans lequel aucune substance n'est commencée<sup>36</sup>, avant que Lulle ne questionne dans la distinction D<sup>III</sup> la signification quidditative du temps réel dont Lulle façonne une règle générale H (*Quando est ?/De temporalitate*) de questionnement prédicamental des sujets temporels<sup>37</sup>, mais que Lulle aborde aussi bien dans la distinction D<sup>II.7</sup> de l'*Arbor philosophiae* de juin-juillet 1294 que dans la distinction D<sup>I.7</sup> de l'*Ars ad faciendum et solvendum quaestiones* de 1294-1295, au moyen de trois règles de son Art ternaire qui comportent quatre modes – C) *Quid est ?*, D) *De quo est ?*, K<sub>1</sub>) *Quomodo est ?*, K<sub>2</sub>) *Cum quo est ?* – censés rendre la signification quidditative du temps<sup>38</sup>.

Le sage sarrasin objecte dans la distinction D<sup>I.4</sup> du *Liber de quinque sapientibus* de novembre 1294 qu'il n'y a pas du temps en Dieu, tandis que toute composition relève du temps<sup>39</sup>. Le prédicament du temps en tant qu'accident général – (8) *tempus* – est déduit par Lulle des feuilles de l'arbre élémental de son encyclopédie *Arbor scientiae*<sup>40</sup> de septembre 1295-avril 1296, qui s'étend successivement en chaque sujet temporel de l'Art autant qu'en chaque arbre de l'être jusqu'à l'avènement du temps perpétuel de l'arbre sempiternel – objet de l'investigation approfondie de K. Reinhardt<sup>41</sup> – qui constitue la fin du temps des sujets élémentés<sup>42</sup>.

Mais Lulle imagine une feuille de l'arbre imaginal de son *Arbor scientiae* qui signifie que la plupart des sens n'offrent à l'imagination

<sup>36</sup> Raymond Lulle, *Tabula generalis*, III, 7, 290-298, éd. Viola Tenge-Wolf, Turnhout, Brepols Publishers (CCCM 181), 2002, p. 62.

<sup>37</sup> Raymond Lulle, *Arbor philosophiae*, II, 7, 291-299, éd. Carla Compagno et Ulli Roth, Turnhout, Brepols Publishers (CCCM 246), 2011, p. 57.

<sup>38</sup> Raymond Lulle, *Ars ad faciendum et solvendum quaestiones*, I, 7.1, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1729, p. 6.

<sup>39</sup> Raymond Lulle, *Liber de quinque sapientibus*, I, 4, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1722, p. 41.

<sup>40</sup> Raymond Lulle, *Arbor scientiae*, I, 5, 8, 231-257, éd. Pere Villalba Varneda, Turnhout, Brepols Publishers, 2000, p. 52-53.

<sup>41</sup> Klaus Reinhardt, « Der Baum des Ewigen Lebens (*Arbor aeviternalis*) bei Ramón Lull », dans *Arbor scientiae. Der Baum des Wissens von Ramon Lull*, éd. Fernando Domínguez Reboiras et al. (2002), p. 245-263. *Id.*, « Entre el tiempo y la eternidad: la idea de la eviternidad en el pensamiento de Raimundo Lulio », *Revista española de filosofía medieval*, 5 (1998), p. 21-32.

<sup>42</sup> Raymond Lulle, *Arbor scientiae*, XI, 5, 8, 221-230, éd. P. Villalba Varneda *cit.*, p. 551.

qu'une similitude du temps – *sensus monstrant imaginationi similitudinem temporis* –, dont elle écarte toute similitude particulière pour atteindre abstraitement la généralité du temps avant de descendre à l'imagination du temps des choses particulières. Il y a une feuille de l'arbre humain par laquelle Lulle signifie qu'aucune similitude du temps n'est de l'essence du sujet humain de l'Art, bien qu'elle ne s'imprime à l'intellect de l'homme qu'à l'image des lettres qui sont imprimées dans la cire par la forme du sceau, ainsi qu'une feuille de l'arbre moral montre que la nature du temps réel approprie la forme réelle du temps – *secundum naturas temporis realis [...] tempus, quod est forma realis [...] tempus, in quantum est ens reale* – à l'existence tant des vertus que des vices. Le temps n'en est qu'un instrument dans lequel ils peuvent être successivement sustentés. Le prédicament du temps diffère ainsi de son appréhension imaginable. Il se prédique des feuilles de chaque arbre de l'*Arbor scientiae* qui correspond à l'arbre des étants réels.

Le florilège du *Liber Apostrophe* de juin 1296 conclut que s'il y a une génération perpétuelle des hommes, tant son temps que son mouvement étaient infinis, donc ils n'auraient pas des parties finies<sup>43</sup>. Le temps se multiplie par la succession du mouvement qui meut tout instant du temps. Le prédicament du temps se prédique d'abord du sujet céleste de l'Art dans la distinction D<sup>1.2</sup> du *Tractatus novus de astronomia* d'octobre 1297 afin de résoudre quatre questions principales dans la distinction D<sup>v.2</sup> – q<sub>30.1</sub>) *Quid est tempus ?*, q<sub>30.2</sub>) *Quid habet in se ?*, q<sub>30.3</sub>) *De quo est tempus ?*, q<sub>30.4</sub>) *Quare est tempus ?* –, mais Lulle résume quelques définitions du temps qu'une élaboration nouvelle de l'astronomie doit déduire de telles règles de son Art ternaire<sup>44</sup>.

Le temps du ciel constitue la cause seconde du temps des étants inférieurs. Il se compose de trois figures – *tempus praeteritum, praesens et futurum* – qui régissent la succession des instants. Le temps des corps célestes opère comme instrument du temps des corps élémentés. Certes, Lulle défend plutôt une existence réelle du temps contre divers lettrés des Facultés de Paris, qui n'admettent qu'une existence intentionnelle du temps. Le prédicament du temps possède selon Kurt Flasch une exis-

<sup>43</sup> Raymond Lulle, *Liber Apostrophe*, XIV, 1.5, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1729, p. 23.

<sup>44</sup> Raymond Lulle, *Tractatus novus de astronomia*, I, 2.4, 1, 3-35, éd. Michela Pereira et Theodor Pindl-Büchel, Turnhout, Brepols Publishers, 1989, p. 153-154.

tence réelle<sup>45</sup>, qui est défendue par Lulle en une réfutation démonstrative des articles conjoints A<sup>87</sup>-A<sup>200</sup> de son dialogue *Declaratio Raimundi* de février 1298 – *Socrates dixit quod aevum et tempus nihil sunt in re, sed solum in apprehensione* –, mais Lulle renvoie Socrate à sa propre objection contre l'article A<sup>87</sup> qui déclare qu'un temps éternel requiert une allégation de l'erreur du monde éternel :

Raimundus ait: In 87 capitulo probatum est, quod mundus creatus est et inceptus de novo. Cuius initium esset impossibile si tempus non esset ens reale. Et idem sequitur de motu, qui sine realitate temporis esse non posset, sicut audire, quod sine sono esse non posset, neque videre sine colore<sup>46</sup>.

Le débat de l'enquête de Roland Hissette distinguait quelques auteurs – l'anonyme d'Albert Zimmermann, Siger de Brabant, Thomas d'Aquin – censés admettre que toute existence du temps ne se réduit qu'à une appréhension intelligible. Mais Roland Hissette entreprend de démontrer l'orthodoxie de Siger de Brabant plutôt que celle de l'anonyme d'A. Zimmermann<sup>47</sup>, qui ne considère réelle qu'une appréhension du temps. Le commentaire *Quaestiones supra libros octo Physicorum* de Roger Bacon aborde de nombreuses questions sur le temps, entre lesquelles Roger Bacon insère deux questions apparentées – *Utrum tempus sit apud animam vel extra?*, *Utrum tempus possit esse sine comparatione ad animam?* – qui conviennent à l'appréhension du temps pour conclure contre Averroès, comme Aristote, qu'il n'y a du temps qu'en dehors de l'âme qui appréhende la mesure du mouvement corporel :

Ideo extra animam, ut determinat Aristoteles in fine demonstrationis quam movet, quia tempus est mensura motus corporalis et est in motu sicut in subjecto et in mobili, et anima est immobilis per se. Quare Commentator mentitur hic, quia omnis motus est extra animam, et ideo tempus. [...] Ad hoc respondeo quod loquendo proprie de anima

<sup>45</sup> Kurt Flasch, « Welche Zeittheorie hat der Bischof von Paris 1277 verurteilt? », dans *Averroismus im Mittelalter und in der Renaissance*, éd. Friedrich Niewöhner et Loris Sturlese, Zürich, Spur Verlag, 1994, p. 43.

<sup>46</sup> Raymond Lulle, *Declaratio Raimundi*, § 200, 4-8, éd. Michela Pereira et Theodor Pindl-Büchel, Turnhout, Brepols Publishers (CCCM 79), 1989, p. 391.

<sup>47</sup> Albert Zimmermann, « Ein Kommentar zur Physik des Aristoteles aus der Pariser Artistenfacultät um 1273 », I, 13, 3-21 ; 3-17, Berlin, Walter de Gruyter, 1968, p. 24-25.

secundum quod est «actus corporis physici organici» etc. tempus potest esse sine anima et sine comparatione ad animam<sup>48</sup>.

Certes, Roger Bacon adhère volontiers à l'argument capital des philosophes – *ratio fuit philosophorum* –, mais son raisonnement se réfère aussi à l'allégation du *Liber de causis* qui discerne la cause du temps dans l'âme, de même qu'Averroès et certains théologiens catholiques – *quidam theologi* – concèdent à l'appréhension de l'âme la cause de l'existence du temps<sup>49</sup>. Cette allégation du *Liber de causis* dérive des deux propositions de l'*Elementatio theologica* de Proclus<sup>50</sup>, bien qu'un axiome de l'*Elementatio physica* – traduite en latin vers 1160 – déduise la définition du temps du nombre du mouvement des corps célestes : « *Tempus est numerus motionis celestium corporum* »<sup>51</sup>. Le commentateur *Quaestiones super librum De causis* de Roger Bacon commente vers 1245 la proposition P<sub>2</sub> du *Liber de causis* contre laquelle Roger Bacon argue que la cause du temps convient plutôt au mouvement du ciel qu'à l'âme, avant de conclure que la corruption éventuelle du mouvement du ciel n'aboutit qu'à l'anéantissement de l'être du temps – *motu corrupto non contingit tempus esse* –, même s'il admet que telle âme du ciel existe au-dessus du temps<sup>52</sup>.

La datation du commentaire *Quaestiones in librum De causis* de Ps.-Henri de Gand entre 1245-1255 suggère qu'il s'inspire du commentaire de Roger Bacon, comme le constate Cristina d'Ancona Costa<sup>53</sup>, bien que son auteur anonyme argue contre la proposition P<sub>2</sub> du *Liber de causis* au moyen du raisonnement de la *Physica* IV.14 du Stagirite,

<sup>48</sup> Roger Bacon, *Quaestiones supra libros octo Physicorum*, IV, 3-4, éd. Ferdinand M. Delorme et Robert Steele, Oxonii, E Typographeo Clarendoniano Londini, Apud Humphraeum Milford, 1935, p. 248-250.

<sup>49</sup> Anonymus, *Liber de causis*, II, 26, éd. Rolf Schönberger, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 2003, p. 6.

<sup>50</sup> Proclus, *Elementatio Theologica*, XCI, 1-16 ; CC, 1-22, éd. Helmut Boese, Leuven, Leuven University Press, 1987, p. 93-94 ; 97-98.

<sup>51</sup> Proclus, *Elementatio physica*, II, 13, dans *Die Mittelalterliche Übersetzung der ΣΤΟΙΧΕΙΩΣΙΣ ΦΥΣΙΚΗ des Proclus*, éd. Helmut Boese, Berlin, Akademie Verlag, 1958, p. 48.

<sup>52</sup> Roger Bacon, *Quaestiones super Librum de causis*, XVII, éd. Robert Steele et Ferdinand M. Delorme, Oxonii, E Typographeo Clarendoniano Londini, Apud Humphredum Milford, 1935, p. 36-39 ; 144-153.

<sup>53</sup> Cristina d'Ancona Costa, *Recherches sur le Liber de causis*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1995, p. 197.

puisque il n'attribue à l'âme la cause du temps qu'à titre de cause finale<sup>54</sup>. Par contre, Gilles de Rome ne se réfère qu'à l'âme du ciel qui constitue la cause du temps, puisqu'elle est la cause du mouvement céleste<sup>55</sup>. Le commentaire *Quaestiones super librum De causis* de Siger de Brabant<sup>56</sup> s'inspire encore de son florilège des *Quaestiones super Physicam Aristotelis* pour reprendre la définition du temps établie par Aristote<sup>57</sup>, mais il ne se réfère qu'à l'appréhension du temps ; Siger de Brabant ne conteste pas clairement toute existence réelle du temps, bien que son opinion ne diffère pas des propos de la *Summa theologiae* par lesquels Thomas d'Aquin clarifie en quoi consiste une telle appréhension du temps<sup>58</sup>.

Il est vrai que Thomas d'Aquin, comme Siger de Brabant, s'intéresse davantage à l'appréhension du temps, mais ni Thomas d'Aquin ni Siger de Brabant ne s'opposent nettement à l'existence du temps comme étant réel. Aussi Thomas d'Aquin analysait-il la définition du temps dans son *Expositio in octo libros Physicorum* qui octroyait quelques arguments à l'appréhension du temps réel<sup>59</sup>. Le temps est absolument réel, selon Thomas d'Aquin, mais aucune appréhension n'en est accomplie s'il n'y a pas dans l'âme une numération des instants qui se succèdent au cours du mouvement sensible.

Le temps se distingue de son appréhension intelligible. Il ne se réduit pas à l'intention de l'âme par laquelle son être réel devient intellectuellement appréhensible. C'est ainsi que Siger de Brabant ou Thomas d'Aquin conçoivent une approche assez conciliante du temps

<sup>54</sup> Ps.-Henri de Gand, *Quaestiones in Librum de causis*, XVII, 30-39, éd. John P. Zwaenepoel, Louvain - Paris, Publications Universitaires - Béatrice Nauwelaerts, 1974, p. 49.

<sup>55</sup> Gilles de Rome, *Opus super De causis*, II, 3, Venetiis, Apud Iacobum Zoppinum, 1550, p. 9<sup>r</sup>.

<sup>56</sup> Siger de Brabant, *Quaestiones super librum De causis*, VIII, 8-17, éd. Antonio Marlasca, Louvain - Paris, Publications Universitaires - B. Nauwelaerts, 1972, p. 56.

<sup>57</sup> Siger de Brabant, *Quaestiones super Physicam Aristotelis*, VIII, 9, éd. Philippe Delhaye, Louvain, Editions de l'Institut Supérieur de Philosophie, 1941, p. 205. Id., *Quaestiones in Metaphysicam*, III, 25, 9-11 ; V, 31, 31-47, éd. Armand Maurer, Louvain-la-Neuve, Editions de l'Institut Supérieur de Philosophie, 1983, p. 130 ; 260-261.

<sup>58</sup> Thomas d'Aquin, *Summa theologiae*, I, 10, 1, Romae, Ex Typographia Polyglotta, 1888, p. 94.

<sup>59</sup> Thomas d'Aquin, *Expositio in octo libros Physicorum Aristotelis*, III, 3, 5, 15 ; IV, 11, 17, 3-4, Romae, Ex Typographia Polyglotta, 1884, p. 114 ; 202.

réel par laquelle chacun s'écarte implicitement de l'opinion radicale de Dietrich de Freiberg, qui n'était qu'un des tenants acharnés de l'article contre lequel la censure du 7 mars 1277 devait défendre la doctrine du temps réel. C'est à l'intention philosophique de l'*Auctor* du *Liber de causis* que Thomas d'Aquin adhère volontiers dans son *Expositio super librum De causis* pour rejoindre tant Platon qu'Aristote, chez qui Thomas d'Aquin aperçoit que le principe du mouvement céleste convient à l'âme du monde ainsi que le principe du mouvement corporel se rapporte à l'âme humaine<sup>60</sup>. Le premier principe du mouvement n'incombe qu'à l'âme, qu'elle soit du ciel ou de l'homme, qui meut en temps par son opération, mais Thomas d'Aquin n'en infère pas que la cause du temps appartient à l'âme humaine, bien que le temps touche implicitement à l'opération obvie de produire tout mouvement céleste ou corporel. Le disciple de Lulle, Thomas Le Myésier, croyait toutefois dans son *Introductio in Artem Remundi* que la proposition P<sub>2</sub> de l'*Auctor* ne se réfère qu'à l'âme rationnelle<sup>61</sup>, qui s'arrange au plus bas de l'ordre des intelligences éternelles.

Le maître de Thomas d'Aquin, Albert le Grand, déclare dans la *Physica* que la mesure du temps relève du mouvement, avant de dire que tant Augustin qu'Averroès confondaient toute existence du temps avec l'appréhension du mouvement de l'âme, bien qu'Albert le Grand admette finalement, tout comme Avicenne, que le temps existe en dehors de l'âme dans la nature des choses senties : *Nos autem dicimus tempus esse extra animam*<sup>62</sup>. Il semble qu'Albert le Grand veuille rejoindre tant Roger Bacon que le Ps.-Henri de Gand dans son commentaire *Liber de causis et processu universitatis* afin de conclure que la cause du temps dépend de l'âme du ciel, qui constitue la cause substantielle du mouvement céleste<sup>63</sup>.

<sup>60</sup> Thomas d'Aquin, *Expositio super Librum de causis*, II, 20-22, éd. Henri Dominique Saffrey, Fribourg - Louvain, Société Philosophique - Editions Nauwelaerts, 1954, p. 15.

<sup>61</sup> Thomas Le Myésier, *Introductio in Artem Remundi*, 4-10, dans *Ramon Lull and Lullism in Fourteenth-Century France*, éd. Jocelyn N. Hillgarth, London, Oxford University Press, 1971, p. 413.

<sup>62</sup> Albert le Grand, *Physica*, IV, 3, 3 ; IV, 3, 16, éd. August Borgnet, Parisiis, Apud Ludovicum Vivès Bibliopolam Editorem, 1890, p. 309-311 ; 338-340.

<sup>63</sup> Albert le Grand, *Liber de causis et processu universitatis*, II, 1, 10 ; II, 3, 1 ; II, 5, 17, éd. August Borgnet, Parisiis, Apud Ludovicum Vivès Bibliopolam Editorem, 1891, p. 450-451 ; 547 ; 608-610.

Mais Augustin s'efforçait de résoudre au cours du livre XI des *Confessiones* la difficile question du temps, dont la solution implique trois divisions du temps qui ne sont discernées par Augustin qu'au-dedans de l'âme humaine – *tempora sunt tria, praeteritum, praesens et futurum [...], in anima tria quaedam et alibi ea non video* – qui accomplit toute appréhension du temps<sup>64</sup>. C'est pourquoi Michael Edwards allègue que la censure de l'évêque Tempier visait aussi Augustin, qui croyait qu'une appréhension du temps dans l'âme ne dépend pas du mouvement réel du firmament<sup>65</sup>, tandis que Pasquale Porro doute après Roland Hissette qu'elle sanctionne une allégation augustinienne ou averroïste. Aussi Jean-Luc Solère croit-il que la censure de l'évêque Tempier sanctionne une tentative philosophique de déréalisation du temps : « Cette censure a fixé pour beaucoup comme une limite absolue à la dé-réalisation du temps, mais l'embaras demeurerait grand pour lui accorder une consistance indépendante de l'esprit. »<sup>66</sup> Certes, Lulle adopte volontiers la censure de l'évêque Tempier, mais il ne s'y prévaut pas des articles de théologie positive pour défendre la doctrine du prédicament réel du temps. Il s'ensuit que Lulle s'efforce de convaincre Socrate de l'état universel des principes réels de son Art ternaire, d'où il déduit des raisons nécessaires pour admettre contre Socrate une existence réelle du temps.

C'est à Paris, en août 1298, que Lulle rédige la *Disputatio eremitaie et Raymundi super aliquibus dubiis quaestionibus Sententiarum Magistri Petri Lombardi*, afin de résoudre au moyen de la théologie

<sup>64</sup> Augustin d'Hippone, *Confessionum libri XIII*, XI, 14 (17), 3-19 ; XI, 20 (26), 1-7, éd. Luc Verheijen, Turnholti, Typographi Brepols Editores Pontificii, 1981, p. 202-203 ; 206-207. Robert M. van den Berg, « As we are always speaking of them and using their names on every occasion. Plotinus, *Enn.* III.7 [45] : Language, Experience and the Philosophy of Time in Neoplatonism », dans *Physics and Philosophy of Nature in Greek Neoplatonism*, éd. Riccardo Chiaradonna and Franco Trabattoni, Leiden - Boston, Koninklijke Brill, 2009, p. 118-119.

<sup>65</sup> Michael Edwards, *Time and the Science of the Soul in the Early Modern Philosophy*, Leiden, Koninklijke Brill, 2013, p. 21. Id., « Time and Perception in Late Renaissance Aristotelianism », dans *Theories of Perception in Medieval and Early Modern Philosophy*, éd. Simo Knuuttila and Pekka Kärkkäinen, Dordrecht, Springer, 2008, p. 229. Pasquale Porro, *Forme e modelli di durata nel pensiero medievale: l'aeuum, il tempo discreto, la categoria «quando»*, p. 11-14.

<sup>66</sup> Jean-Luc Solère, « Descartes et les discussions médiévales sur le temps », dans *Descartes et le Moyen Age*, éd. Joël Biard et Rushdī Rāshid, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1997, p. 332.

démonstrative de son Art diverses questions litigieuses qui restaient irrésolues par la théologie positive des sentences de Pierre Lombard, entre lesquelles Lulle insère trois questions contiguës – q<sub>II.41</sub>) *Utrum aevum sit mensura habens partem post partem, vel sit tota simul?*, q<sub>II.42</sub>) *Utrum aevum dicat aliquid absolutum ultra aeviternum?*, q<sub>II.43</sub>) *Utrum sit tantum unum aevum numero?* – afin de conclure que la mesure de l'*aevum* désigne une partie du temps qui ne dépend pas du mouvement naturel, tandis qu'une des propriétés coessentiels de la substance du monde détermine la définition du temps général, qui diffère du temps sempiternel exempt de tout mouvement naturel<sup>67</sup>.

Le temps sempiternel ne suppose aucun mouvement à l'exception du mouvement des étants angéliques, qui ne se meuvent pas successivement – *de uno loco in alio successive* –, mais instantanément – *transit in instanti* – pour atteindre tout lieu, bien que tel transit immédiat ne soit pas imaginable. C'est pourquoi Lulle répond ensuite à l'objection de son interlocuteur ermite afin de résoudre la question q<sub>II.74</sub>) – *Utrum lumen multiplicetur in tempore vel in instanti?* –, dont la solution explique la multiplication successive des instants du temps à l'aube du soleil<sup>68</sup>.

Le soleil de l'aube n'illumine pas instantanément – *in instanti* –, puisqu'il se meut successivement à l'ordre de la multiplication des instants du temps. Le tout des instants reste communément indivisible. Il ne se divise qu'à l'égard des instants qui sont particulièrement multipliés. Le prédicament du temps s'intègre au moyen de la lettre H – *H significat virtutem, maioritatem et quando* – à l'alphabet des principes de son *Ars compendiosa* de 1299 par lequel Lulle traite des principes accidentels qui sont des prédicaments du monde<sup>69</sup>. Le prédicament du temps – *tempus, in quantum est ens* – se prédique en tant que principe de l'être dans la distinction D<sup>1.1</sup> de l'ouvrage *Principia philosophiae* de 1299-1300 où Lulle déduit onze dictons<sup>70</sup> – secondés

<sup>67</sup> Raymond Lulle, *Disputatio eremitaie et Raymundi super aliquibus dubiis quaestionibus Sententiarum Magistri Petri Lombardi*, II, 41-43, éd. Ivo Salzinger, Moguntiae, Per Johannem Georgium Häffner Ex Officina Typographica Mayeriana, 1729, p. 38-39.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>69</sup> Raymond Lulle, *Ars compendiosa*, I<sup>r</sup> A, § De deffinicionibus, éd. Carmelo Ottaviano, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1930, p. 105.

<sup>70</sup> Raymond Lulle, *Principia philosophiae*, I, 1, 6, 90-104 ; I, 2, 6, 175-206 ; I, 3, 6, 943-1126 ; II, 1, 14-17, 21-84, éd. Fernando Domínguez Reboiras, Turnhout, Brepols Publishers (CCCM 11), 1993, p. 94 ; 103 ; 137-142 ; 161-163.

par autant de conséquences conditionnelles que de questions disputées – avant de joindre dans la distinction D<sup>II.1</sup> quatre principes accompagnés de leurs conséquences – 14°) *Ante tempus, quod est ens, non potest esse non ens*, 15°) *Impossibile est, quod tempus, quod est ens, in se habeat non ens*, 16°) *Tempus in aevo est similitudo aeternitatis*, 17°) *Tempus in suo principio habet similitudinem non entis* – qui impliquent une existence réelle du temps en chaque étant – *ens [...] ens reale* – dont elle est prédicable.

Le prédicament du temps ne relève pas du non-être – *non ens [...] ens intentionale* – par lequel Lulle désigne maintenant la plupart des étants intentionnels. Le temps n'est imaginable qu'à l'égard des sujets temporels qui sont imaginés – *in tempore futuro, in praesenti, in praeterito* – en chaque figure du temps. Le temps général – *tempus, in quantum est ens generale* – ne se meut pas de temps en temps, mais chaque figure du temps est bien mouvable. Il est généralement indivisible. Le prédicament du temps – *tempus, in quantum est pars substantiae motae* – se divise toutefois quant aux parties accidentelles des substances composées. Il ne devient particulier qu'à l'égard des étants particuliers. Le temps de l'instant est une similitude de l'éternité, mais chaque figure du temps est une similitude du temps réel. Il est abstrait dans l'âme, mais concret en chaque corps. Le prédicament du temps s'applique davantage aux principes de philosophie. Il se prédique de la plupart des oppositions métaphysiques de l'être qui supposent d'abord la distinction capitale – *ens reale [...] ens intentionale* – par laquelle Lulle s'efforce de résoudre la dispute relative à l'existence réelle du temps. Le logicien n'accomplit intellectuellement qu'une appréhension intentionnelle du temps, bien que tel prédicament se définisse en tant qu'étant réel. Le questionnement de la nature – *Quando est natura?* – requiert la règle temporelle de l'Art ternaire dans la distinction D<sup>VI.2</sup> du *Liber de natura* de 1301, laquelle règle relève du prédicament du temps qui distingue la nature éternelle de Dieu de la nature temporelle des étants créés du monde<sup>71</sup>.

<sup>71</sup> Raymond Lulle, *Liber de natura*, VI, 2, 10-14, éd. Jaume Medina, Turnhout, Brepols Publishers (CCCM 184), 2005, p. 122.

## CONCLUSION

Le prédicament du temps se définit comme étant réel au moyen de l'Art de Lulle qui questionne tout sujet temporel. Le sens réel du temps dérive des principes réels de l'Art dont procède la substance du monde. On constate aisément que chaque étape majeure de l'Art de Lulle détermine une approche particulière du temps. Le début de l'Art montre que Lulle s'intéresse occasionnellement à l'appréhension du temps comme étant réel. C'est au cours de l'Art quaternaire que Lulle entreprend d'abord la démonstration de l'existence réelle du temps. Le prédicament du temps s'intègre dans la composition du chaos. Le corps du chaos se compose tant des prédicables de l'arbre de Porphyre que des prédicaments du Stagirite, qui sont combinés par Lulle afin de connaître la secrète essence du temps. Le questionnement de l'essence réelle du temps suppose deux premières questions générales – *Utrum?*, *Quid?* – par lesquelles Lulle initie toute investigation des sujets temporels de son Art qui s'échelonnent à l'échelle de trois degrés du chaos. Le prédicament réel du temps dépend du mouvement du firmament qui implique la plupart des divisions du temps.

La refonte de l'Art ternaire en 1290 dérive une règle de l'Art du prédicament du temps. Ainsi Lulle applique-t-il davantage son Art ternaire à l'appréhension de l'être réel du temps. Le prédicament du temps détermine une règle générale de l'Art ternaire par laquelle Lulle questionne la plupart des sujets qui sont temporellement créés. Le temps, bien qu'il dépende extrinsèquement du mouvement du firmament, relève intrinsèquement des corrélatifs – *temporificans*, *temporificabile*, *temporificare* – de son essence réelle. Ainsi Lulle conçoit-il la dynamique essentielle du temps.

C'est certain que Lulle ne commente la censure du 7 mars 1277 qu'en février 1298, mais la défense du temps réel au moyen de son Art était doctrinalement accomplie. Il ne s'en sert ensuite qu'à l'encontre de lettrés des Facultés de Paris – représentés par la figure du personnage Socrate – pour lesquels la réalité du temps constitue une simple appréhension intellectuelle. Mais avant son second départ de Paris, en 1299, Lulle utilise largement une distinction capitale – *ens reale*, *ens intentionale* – pour défendre son appréhension de l'être réel du temps. C'est en décembre 1311 qu'il renouvelle cette distinction,

afin de conclure contre tout Averroïste de Paris qu'une définition du temps signifie quelque chose de réel qu'il distingue de la plupart des étants intentionnels.

Constantin TELEANU  
Université Paris Sorbonne – Centre Pierre Abélard  
ars\_dei@live.fr